

LA MORT

Nous pensons qu'il sera intéressant de lire, dit *Le Pèlerin*, de Paris, un sonnet que le général Lazare Carnot, qui repose au Panthéon, a composé sur *La Mort*, et que nous avons heureusement retrouvé.

SONNET

Encore quelques jours, et nous serons égaux ;
Grands, petits, confondus, tous réduits en poussière,
La mort, d'un même coup, en promenant sa faux,
Ainsi que l'humble fleur, frappe la tige altière.

Ah ! qu'importe la pourpre ou les tristes lambeaux
Dont nous sommes vêtus lorsqu'on nous porte en terre !
Que sert d'avoir vécu seul avec ses troupeaux,
Ou d'un nom immortel poursuivi la chimère ?

Le trépas est terrible à qui doit tout quitter :
Mais celui qui n'eut rien n'a rien à regretter
Et l'être qui languit attend que l'heure sonne.

Quand d'un même limon nous sommes tous pétris,
Quand nous n'offrons aux vers que les mêmes débris,
D'où vient ce fol orgueil auquel on s'abandonne !

Général LAZARE CARNOT.

LES FUNÉRAILLES DE M. CARNOT

(Voir gravures)

Les funérailles de M. Carnot ont été somptueuses. S'il avait fallu honorer la mémoire d'un empereur ou d'un roi toujours victorieux, qu'aurait-on pu faire de plus ? La cérémonie funèbre à Notre-Dame de Paris a eu un grand caractère religieux ; et, dans un langage où il rappelait les hautes leçons données autrefois par Bossuet, le cardinal Richard mettait en plein relief celles qui se dégagent aujourd'hui du lugubre événement qui a ému la France et le monde entier !

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

A 10 $\frac{1}{2}$ heures, M. Casimir Périer, le nouveau président de la République, arrive en voiture à l'Élysée. Il est en habit noir ; il porte le Grand Cordon de la Légion d'honneur. Il passe devant le cercueil, s'arrête un moment, salue et se retire en attendant le départ. Il va présenter ses hommages à Mme Carnot. Le général Borias, les colonels Pistor et Dalstein, avec le commandant Marin Darbel l'accompagnent.

LA LEVÉE DU CORPS

Voici le clergé !... On entend au loin un premier coup de canon, tiré par la batterie placée sur la berge de la Seine. Il a été tiré 101 coups de canon par cette batterie. M. l'abbé Parnisse, premier vicaire de la Madeleine, remplaçant M. le curé, qui la veille s'est démis l'épaulé dans une chute, fait la cérémonie de la levée du corps. Et le cercueil est placé sur le char funèbre.

LE CORTÈGE

Au second coup de canon, le cortège est formé et se met en marche. Toute l'armée de Paris, à la tête de laquelle est le général Saussier, est sur pied et va suivre le cortège, formant ici une haie fixe, un peu plus loin une haie mobile qui va de l'Élysée à Notre-Dame d'abord, puis de Notre-Dame au Panthéon.

Sur huit chars, somptueusement décorés, sont déposées les couronnes offertes par les souverains.

La couronne offerte par M. Casimir-Périer est portée à bras. Le char funèbre, sans aucune couronne, est entouré par une garde d'honneur, composée d'élèves de l'École polytechnique et de l'École de Saint-Cyr et de six capitaines de toutes armes. En arrière, 16 capitaines portant les décorations du président défunt.

Les fils de M. Carnot, son gendre, M. Cunisset-Carnot, son frère, le sénateur Chiris, le général Brugère, représentent la famille.

Le président de la République, M. Casimir-Périer, tête nue, marche seul. Il va d'un pas égal et ferme. Derrière lui, la maison militaire, puis le Sénat, la Chambre et les ambassadeurs, tous à pied, puisque le chef d'État va à pied.

Enfin, les ministres et toute la suite du cortège, les Sociétés, les délégations des villes de France, les maires, les adjoints, les magistrats, etc.

LA MESSE A L'ÉLYSÉE

Pendant que le cortège s'éloigne, Mme Carnot, sa fille, Mme Cunisset-Carnot, et sa future belle-fille, Mlle Chiris, entourées des femmes des officiers de la maison militaire, assistent à la messe dans la chapelle du palais.

LE CHAR FUNÈBRE

Le char funèbre est le même qui fut construit autrefois pour l'enterrement du duc de Morny. Il est d'une richesse très grande : il est attelé de six chevaux caparaonnés jusqu'aux pieds ; un cocher et deux serviteurs les conduisent. Aux quatre coins, des anges d'argent aux ailes déployées. Au moment d'y placer le cercueil, on l'enveloppe de drapeaux tricolores de soie brochée. Ce même char funèbre est celui qui servit pour Gambetta et pour le maréchal de MacMahon au mois d'octobre dernier.

LES COURONNES

Plus de quatre cents couronnes en perles et fleurs artificielles sont parvenues à l'Élysée. Elles sont aussitôt inscrites, avec leurs dédicaces et les noms de leurs donateurs, sur un registre spécial qui tous les soirs est présenté à Mme Carnot. Cet hommage unanime de regrets apaise un instant la douleur immense de la veuve du président de la République.

A NOTRE-DAME

Il est midi 20. Depuis quelques instants, le bourdon de Notre-Dame, que l'on n'entend qu'aux plus grandes solennités, et toutes les cloches mêlent leurs grandes voix à celle du canon qui tonne toujours de minute en minute. Le doyen du chapitre, Mgr de l'Escaille, entouré de tous les chanoines, a reçu le corps à la porte de la cathédrale. Et on l'a porté au catafalque superbe, élevé au milieu du transept. La grande nef est magnifiquement décorée de draperies de deuil et d'un superbe laminaire qui entoure le catafalque. Au chœur, a pris place sur son trône, le cardinal Richard, qui préside à la cérémonie funèbre. En face de lui, Son Excellence Mgr Feratta, représentant le pape ; puis Son Eminence le cardinal Langénieux.

Les archevêques de Lyon, de Sens, les évêques de Beauvais, de Blois, de Poitiers, ont pris place dans les stalles du grand chœur. Tout le chœur est occupé par un très nombreux clergé. Aux grandes orgues, est Saint-Saëns, l'incomparable artiste. A l'élévation, Faure chante le *Pie Jesu*.

M. Casimir-Périer occupe une place à part en avant du catafalque, en face de la grille du chœur. La bannière de Jeanne d'Arc a été voilée de crêpe.

Quand la messe est terminée, Son Eminence le cardinal Richard s'avance devant la grille du chœur et s'adressant au président de la République, au cardinal Langénieux, aux archevêques et évêques présents et à toute l'assistance, prononce un discours ému où il célèbre les vertus privées du président défunt, et dont il loue les qualités éminentes qui lui méritèrent d'être élu à la présidence de la République. Il répète cette parole qui fut sur toutes les lèvres pendant la durée de sa magistrature : "C'était l'homme intègre dans la vie publique et dans la vie privée."

Puis, élevant le ton de son discours, Son Eminence emprunte à Bossuet ses plus éloquentes paroles pour tirer de l'événement les plus hautes leçons. Il dit la fin chrétienne du défunt et invite ses auditeurs à prier pour lui. Il a des paroles de suave consolation pour la malheureuse veuve de M. Carnot, pour ses fils et sa famille. Ce discours produit une impression profonde.

Son Eminence le cardinal Richard, ayant à sa gauche Son Eminence le cardinal Langénieux, a donné l'absoute. Puis les cardinaux, les évêques, les chanoines ont accompagné le cercueil jusqu'au corbillard, où les dernières prières ont été dites.

AU PANTHÉON

Le cortège s'est reformé. Le canon se fait entendre maintenant dans les jardins du Luxembourg.

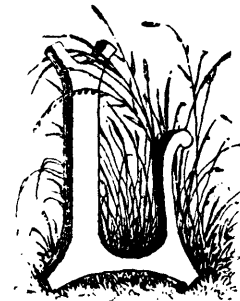
Les cloches de Notre-Dame sonnent leurs dernières volées de deuil. Et le corbillard chemine lentement par le boulevard Saint-Michel jusqu'à la rue Soufflot et au Panthéon où il arrive vers 2 heures. Le cercueil est porté dans un sarcophage élevé à l'endroit où était autrefois l'autel. La suite du cortège pénètre dans le temple profane et, du haut d'une petite tribune élevée exprès, MM. Dapuy, Challemel-Lacour, de Mahy et le général André viennent prononcer les discours préparés pour honorer la mémoire de M. Carnot.

Après ces discours qui n'eurent rien de bien saillant, le cercueil est rapporté au Panthéon. Les fils de M. Carnot se placent à gauche ; M. Casimir-Périer se met à droite et préside ainsi au défilé des troupes et des corps de l'État.

Il est 4 heures quand cette cérémonie prend fin. M. Casimir-Périer monte en voiture : un escadron de cuirassiers l'escorte et il rentre aux ministères des Affaires étrangères.

Le cercueil de M. Carnot a été descendu dans les caveaux du Panthéon : il est déposé sur un autel drapé de noir. Il va rester là pendant quelques jours ; on va préparer le caveau spécial qui lui est réservé à côté de celui de Lazare Carnot, son grand père. Puis, à la demande de Mme Carnot, Son Eminence le cardinal Richard viendra bénir cette tombe. De telle sorte qu'en cet osuaire profané par la révolution, M. Carnot, qui est mort réconcilié avec l'Église, dormira quand même son dernier sommeil en terre bénite !

LE CLAIRON



A nuit était sombre, la terre blanche de neige et le vent glacial ; la nature paraissait triste à l'aspect des maux immenses qui retombaient sur la tête des enfants de la France. Bien des mères pleuraient dans leurs chaumières désertes, ces chaumières qui avaient si longtemps, si souvent retenti des cris de joie et d'allégresse de ces chers

enfants qui, maintenant, étaient à la frontière pour faire, à leur bien aimée patrie, le sacrifice de leur vie ; cette vie si précieuse pour une mère ! La guerre, cette cruelle invention des hommes, était déchaînée sur notre belle et riche contrée, elle apportait chez nous le deuil, la désolation et les ravages de nos campagnes ; elle faisait verser des larmes aux patriotes, aux mères et aux fiancées !

Pourquoi pleurer, pourquoi souffrir des maux aussi cruels ? Hommes barbares, ne serez-vous donc jamais rassasiés du sang de vos frères ? La fraternité vous tend ses bras et vous la repoussez avec mépris, trouvant une joie féroce à vous entre-déchirer, à désoler les mères et les affectueuses épouses. Pourquoi ne pas vivre en frères ? Pourquoi ne pas être unis par un amour universel et tout chrétien ? La vie est bien triste et vous semez encore sur vous et sur vos frères des maux sans nombre, des afflictions incommensurables et des remords cuisants ! Aimez-vous les uns les autres et que la paix soit entre vous.

Non, non, répondez-vous, nous ne serons heureux, nous ne serons contents qu'après avoir trempé nos mains dans le sang impur des ennemis de notre bonheur, qu'après avoir anéanti les autres nations et commandé aux peuples !

Je ne tâcherai point de vous convaincre, vous vous acharnez les uns contre les autres puisque la fraternité et l'amitié universelle sont des biens impossibles sur cette terre. Hélas ! je ne l'ai que trop vu !

C'était pendant la guerre franco-allemande, cette guerre funeste si féconde en traits de bravoure et de dévouement. Un régiment de zouaves campait dans le village de Saint-L... Le colonel avec ses officiers, placés sur les hauteurs qui entourent ce petit village d'une ceinture aride et rocailleuse, inspectait l'horizon.